

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 12 AVRIL 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

Antoine ne parut point chez sa sœur. Il ne quitta pas Malpalu, mais aucun détail, aucun bruit, pas même celui de ses pas dans les couloirs sonores du château, pas même le son de sa voix, ne révéla sa présence à Marguerite. La vieille demoiselle resta tout le temps auprès de la malheureuse mère.

—Ainsi, disait Marguerite, nous ne pouvons rien ?

—J'ai essayé hier de courir ! Je me suis adressée à Pattoche. Il a prétendu ne pouvoir me renseigner.

—C'est le complice d'Antoine.

—Je n'en doute pas.

—Et nous avons laissé ce crime s'accomplir, sans nous y opposer, sans mourir ?

—Qu'aurions-nous pu faire ? Réfléchis. A qui nous adresser en ce pays désert ? par cette neige ? Où aller ? Où chercher ?

—C'est vrai, tu as raison. Nous ne pouvons rien.

—Ah ! comme il avait tout calculé !

—Mais si Julien est mort, on retrouvera son cadavre, on le reconnaîtra sans doute, si déserte qu'elle soit, la forêt est tous les jours traversée par des gardes, par des paysans, par des bûcherons, par des chasseurs. Et mon enfant, mon Dieu, mon enfant !

La tante ne pouvait consoler cette douleur. Celle-ci ne pouvait s'éteindre que par son intensité même. L'angoisse fut grande encore, en cette journée. Marguerite s'attendait qu'on viendrait l'avertir, que Julien serait rapporté, que des paysans accourraient à Malpalu pour y chercher des secours à un enfant mourant. Mais Julien ne fut pas ramené. Les paysans ne vinrent pas.

Dans la nuit qui suivit, Marguerite fut prise d'une fièvre très violente. Elle eut le délire. Tant d'émotions aussi cruelles, arrivant alors qu'elle était si faible, la trouvaient désarmée contre la maladie. Pendant huit jours, elle resta entre la vie et la mort. Enfin elle entra en convalescence. Son premier mot, lorsqu'elle retrouva sa présence d'esprit, fut pour interroger l'infirmier qui l'avait soignée avec le dévouement d'une mère, sans une minute de repos :

—Mon fils ?

Le silence de la vieille demoiselle, silence éploré, fut plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu dire. Marguerite n'en parla plus. Non pas qu'elle fut résignée. Il était facile de voir dans ses yeux qu'une idée fixe la poursuivait. Quand elle se leva pour la première fois elle dit à sa tante :

—Maintenant que je suis guérie et que je puis sortir, je vais me mettre à la recherche de mon enfant.

—C'est ton devoir, dit l'infirmier, et je ne regrette qu'une chose, c'est que mon âge et mes infirmités m'empêchent de te suivre.

Antoine était toujours au château, mais il évitait de voir sa sœur. Marguerite, d'autre part, avait horreur de lui. Ils ne se rencontraient donc jamais. Cependant un matin, Marguerite était à peine levée, que l'on frappa à la porte de sa chambre.

—Entrez !

Antoine parut. Il tenait un journal à la main. Sans un mot il tendit le journal en désignant du doigt un fait divers qu'il avait, du reste, souligné d'un trait au crayon bleu. C'était un journal de Blois ayant paru le matin même. Sous la rubrique : Faits divers, Marguerite lut l'article suivant :

« Un triste accident : Les paysans qui s'en revenaient jeudi du marché de Bracieux ont aperçu un cadavre flotter sur les eaux du Cosson. Ils l'ont repêché avec beaucoup de peine. Le cadavre a été porté à Blois, exposé pendant deux jours et

—Tu vois, dit-il à la fin, je ne t'avais pas menti ! Il se dirigea vers la porte. Un mot de Marguerite l'arrêta, une seconde :

—Je t'en prie, Antoine, par le souvenir de notre père, par le souvenir de notre mère, mon enfant, rends moi mon enfant. Guide moi ! Aie pitié de moi ! Dis moi où je le retrouverai. Et je te pardonnerai tout, entends-tu, tout !

Et plus bas, sa voix étant rauque à force d'émotion :

—Je suis persuadée que tu es l'auteur de la mort de Julien, sans toi Julien vivrait. Eh bien, je te le jure, Antoine, cette mort, je te la pardonnerai si tu me fais retrouver mon enfant.

Il ne répondit pas. Il eut seulement un mouvement d'épaules qui signifiait :

—Je ne sais rien, je n'y peux rien.

—Oh ! tu es inexorable !

Antoine était sorti. Elle s'habilla aussitôt depuis deux ou trois jours les domestiques étaient rentrés à Malpalu : elle fit prévenir le cocher qu'elle voulait sortir. Un quart d'heure après elle traversait le parc en coupé.

—Où faut-il conduire mademoiselle ? avait demandé le cocher.

—Parcourez toutes les avenues de la forêt, dit elle, puis conduisez moi dans toutes les maisons forestières ; ensuite vous m'arrêterez à Mont près Chambord, et nous reviendrons par la forêt jusqu'au château de Chambord.

—Tout cela dans la journée ? mademoiselle n'y songe pas. Il faudrait trois chevaux. Et encore on les crèverait, parlant par respect, mademoiselle.

—Allez, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Elle savait bien que ses recherches dureraient plus d'un jour, mais elle était résolue à y consacrer tout son temps et toutes ses forces. Son enfant c'était sa vie désormais. C'était donc après sa vie qu'elle courait.

—Je le retrouverai, se disait-elle, les yeux brillants, les lèvres serrées, oh ! je le retrouverai, il le faut, je le veux.

Le cocher montait sur le siège. Il eut un claquement de langue et le cheval partit. Les chemins, défoncés par le dégel, étaient très mauvais. Il tombait une pluie très fine et glacée, faite de neige fondue. Le ciel était bas, sombre et lugubre. Sous bois, à chaque poussée du vent, les branches laissaient tomber des gouttes d'eau qui crépitaient comme un bruit lointain de mousqueterie. Derrière le coupé, dans la brume, Malpalu disparaissait.

Où allait-elle ? Au hasard ! Comment dirigeait-elle ses recherches ? Elle n'en savait rien. Comment eût elle pu faire un plan de campagne ? Mais elle considérait l'inertie, en ce cas, comme un crime, et de même que la vieille tante, malgré ses infirmités, avait essayé, de même elle, avec toute l'énergie de sa jeunesse, volait à la découverte, à l'inconnu. Son désespoir la poussait en avant. Elle ne réfléchissait guère, vraiment, à ce qu'elle tentait. Peu lui importait !

Elle fit arrêter la voiture devant toutes les maisons forestières. Parfois le garde s'y trouvait. Elle se nommait. Le nom de Pontalès était connu de toute la contrée. On l'accueillait avec respect. Brièvement le garde répondait à ses questions.

—Mon-ieur, il y a une quinzaine de jours, avez-vous entendu parler qu'un enfant nouveau-né eût été retrouvé dans la forêt ?



C'était le manteau fourré de Julien.....—Page 22, col. 2

reconnu finalement pour être celui d'un jeune et brave officier d'Italie dont on avait annoncé la mort et qui avait disparu depuis longtemps. Les médecins qui ont examiné le corps ont reconnu l'existence d'une blessure récemment ouverte et l'autopsie démontra que la mort était le résultat de cet accident ; cet officier, Julien Rémondet, fils d'un garde de la forêt de Russy, était très connu dans les environs. L'autopsie a révélé également que la mort avait précédé l'immersion, de telle sorte qu'il n'y a pas eu de crime. Comment Julien Rémondet s'est-il noyé ? A la suite de quelles circonstances, peut-être de quel drame et de quelles émotions sa blessure s'est-elle ouverte ? la justice l'ignore et ne le saura probablement jamais.

Quant à l'enfant abandonné, le journal n'en parlait pas. Antoine l'avait regardé pendant qu'elle lisait :